

# CHAPITRE 1 UN MONDE PLEIN

La science démographique a pris naissance dans la deuxième moitié du <sup>xvii</sup> siècle mais son réel développement date du <sup>xviii</sup> siècle. Ses débuts sont liés à l'affirmation des États et à la croissance de leurs administrations qui, dans un souci d'efficacité, portent un intérêt plus grand au dénombrement de la population et à l'enregistrement des actes de l'état civil ; la pensée mercantiliste, en liant puissance d'un pays et abondance des habitants, incite aussi à bien connaître leur nombre.

C'est d'abord en Hollande et en Angleterre que sont établies les premières tables de mortalité, rendues nécessaires par l'essor des rentes viagères et des assurances sur la vie. En France, en publiant la *Méthode générale et facile pour faire le dénombrement des peuples* en 1686 et en suscitant le premier dénombrement général de la population française en 1694, VAUBAN est un des pionniers de la recherche démographique. Recherche qui se généralise vers 1760 et dont MOHEAU est un des principaux promoteurs (*Les recherches et considérations sur la population de France*, 1778).

Mais c'est bien le <sup>xix</sup> siècle qui constitue l'âge d'or de la statistique ; elle alimente la démographie historique d'une masse de sources diverses. Aux États-Unis commencent dès 1790 les recensements décennaux. En France, décidé par la loi du 28 pluviôse an VIII, (17 février 1800) un premier recensement a lieu en 1801 et cette pratique va durer, à un rythme quinquennal, jusqu'en 1936. C'est aussi en 1801 que des recensements sont organisés en Angleterre, en Norvège et au Danemark. En France, l'état civil est laïcisé en 1792 : succédant aux cahiers paroissiaux les registres des actes de mariage, naissance et décès permettent de connaître avec précision le mouvement naturel de la population. En ce domaine les pays scandinaves ont une grande avance. Le comptage des immigrants apparaît vite nécessaire : il débute en 1820 aux États-Unis, en 1845 en Prusse, en 1853 en Angleterre et en 1854 en France. D'autres sources viennent compléter cette documentation de base : les recensements militaires, les listes électorales, les sources hospitalières...

Ces statistiques massives sont le fondement de la connaissance du nombre des habitants de chaque État, du mouvement naturel de la population, des déplacements intérieurs de population, des mouvements migratoires ; ils alimentent la connaissance de « l'explosion blanche » partie peupler la planète au <sup>xix</sup> siècle.

---

## I. L'EXPLOSION DÉMOGRAPHIQUE BLANCHE

Jusqu'à la décennie 1830-1840 la répartition de la charge humaine sur l'ensemble du globe reste stable. La densité moyenne à cette date, 6 h/km<sup>2</sup>, ne peut évidemment que mettre en évidence l'immensité des déserts humains. En réalité deux mondes s'opposent : un monde aux déjà fortes

densités, un monde plein, et un monde vide ou à peine habité. L'Europe elle-même n'échappe à ce contraste : s'y entassent les hommes sur une faible surface, qui va de l'Europe du Nord-Ouest et de l'Irlande à la vallée du Rhin puis dessine une fourche dont une branche en direction de la France du Sud-Est et l'autre vers l'Allemagne moyenne et la Moravie. Ailleurs, seules quelques riches régions agricoles sur les bords de la Méditerranée et les plaines de l'Asie des moussons, propices à la riziculture, représentent ce monde plein. Hormis les bandes de peuplement le long des côtes Atlantique et Pacifique des États-Unis, les faibles densités des immensités continentales extra-européennes reflètent la relation existant entre les possibilités en terres, travail et subsistances et le peuplement. Après 1840, la révolution démographique qui se diffuse dans une partie de l'Europe modifie radicalement le visage de l'oekoumène.

---

## A. La révolution démographique en Europe

---

### 1. En Europe orientale et méditerranéenne

Elle atteint à peine l'Europe orientale et méditerranéenne où persistent jusqu'à la fin du siècle des comportements démographiques dits d'« ancien régime » caractérisés par :

- **Une fécondité physiologique** que ne limite aucune pratique anticonceptionnelle et qui est d'une totale efficacité en raison de la rareté du célibat féminin et de la précocité du mariage des filles. La période de fécondité n'est éventuellement raccourcie que par le décès (souvent en couches) de l'épouse. Il en résulte qu'en Russie le taux de natalité est encore proche de 50 ‰ à la fin du siècle. En Allemagne, à l'est de l'Elbe, le taux est supérieur à 45 ‰ jusqu'à la fin du siècle. Là, les besoins en main-d'œuvre des grands domaines et la pression de la religion luthérienne, qui impose aux femmes le respect de la trilogie de leurs devoirs, *Kirche, Kinder, Küche*, maintiennent ce niveau de natalité. Dans les péninsules méditerranéennes les familles ignorent aussi le contrôle des naissances : N = 30 ‰ en 1912 en Italie et en 1913 en Espagne ;
- **L'impuissance durable devant la mort.** Dans la première année la mortalité infantile prélève un lourd contingent parmi les nouveaux nés (269 ‰ en Russie vers 1870) et la mortalité générale s'y maintient à un haut niveau : 34,1 ‰ dans la dernière décennie du siècle. C'est dire que pendant tout le siècle la vie humaine est à la merci des contraintes naturelles tels les aléas climatiques et les mauvaises récoltes, les épidémies et les mauvaises conditions sanitaires. L'espérance de vie à la naissance est faible, soit 31 ans en Russie à la fin du siècle ;
- **La persistance des crises démographiques.** Comme dans les siècles passés, elles sont provoquées par les mauvaises récoltes qui engendrent la pénurie des subsistances, la hausse très forte et très rapide des prix, surtout du pain, et la disette. Dans une telle conjoncture, les mariages sont reportés, les conceptions chutent, la mortalité, accentuée par des épidémies, atteint des sommets. Disparues en Europe de l'Ouest dans la deuxième moitié du siècle, ces crises démographiques perdurent à l'Est jusqu'à la fin du siècle.

## 2. En Europe de l'Ouest

En Europe de l'Ouest le niveau du taux de reproduction nette<sup>1</sup> est élevé jusqu'à la fin du siècle.

L'examen du niveau et de l'évolution des taux de reproduction nette dans cinq pays de l'Europe occidentale est clair et éloquent. Il faut toutefois mettre à part le cas français, tout à fait particulier<sup>2</sup>.

Les dates de départ des courbes sont différentes, tributaires des sources dans chaque pays, mais on observe qu'en 1840, le niveau des taux de reproduction nette est haut et assez proche, de 1,3 à 1,4. Le remplacement des générations est nettement assuré. Dans les décennies suivantes la progression est rapide et considérable jusqu'à atteindre un sommet supérieur à 1,4, voire proche de 1,5 en Angleterre.

L'infléchissement des courbes se produit à des moments différents. C'est en Angleterre que l'acmé est la plus précoce, en 1880, et ensuite la chute est régulière et accentuée. En 1914 le remplacement des générations est juste assuré. En Allemagne le taux culmine à peu de chose près au même niveau qu'en Angleterre, à une date plus tardive (1900) ; la baisse, aussi brutale, est moindre. Enfin la diminution du taux en Suède est, à partir de 1870, à peine sensible et l'Italie possède le taux le plus élevé en 1914 (1,4).

Le déclin de la natalité dans les pays évolués de l'Europe est un des éléments clés de cette évolution. Malgré leur dépendance de la structure par âge et de la pratique plus ou moins forte du célibat les taux de natalité sont un indicateur intéressant de l'évolution des comportements démographiques. Vers le milieu du siècle, la fourchette va de 45 ‰ en Prusse et au Portugal à 30 ‰ dans les pays nordiques (France exceptée). Des taux intermédiaires : 40 ‰ dans les péninsules méditerranéennes, 35 ‰ en Angleterre et en Belgique. En 1914 la baisse est générale mais la hiérarchie est identique.

Cependant les taux nationaux masquent des réalités diverses et intéressantes. Une natalité différentielle est perceptible dans tous les pays. Elle distingue parfois des régions : dans l'Italie méridionale l'ancien régime démographique subsiste, aussi bien dans les villes que dans les campagnes alors qu'en Italie du nord des comportements malthusiens apparaissent dans les villes dès le milieu du siècle. Ce qui n'est pas le cas en Allemagne où le taux de natalité de la Ruhr, région industrielle à population jeune (40 ‰ encore en 1914) n'est que peu inférieur à celui des régions de l'Est de l'Elbe (45 ‰). Les urbains sont souvent plus précocement malthusiens que les ruraux. Mais c'est surtout entre les groupes sociaux que les contrastes sont les plus révélateurs. Un exemple, l'Angleterre. La noblesse est la première à réduire le nombre de ses enfants – de moitié en moyenne – au cours du siècle. Avec plus ou moins de retard ce comportement descend dans la hiérarchie sociale : c'est ainsi qu'au moment où s'infléchit l'évolution du taux national de reproduction nette, la fécondité des fonctionnaires et des professions libérales est déjà inférieure d'un tiers à celle des familles de mineurs.

Si la volonté de limiter les naissances est sans doute la cause principale du recul de la fécondité, interviennent d'autres facteurs, nombreux, dont le jeu complexe rend l'analyse du phénomène de la dénatalité bien délicat.

---

1 Le taux de reproduction nette indique la descendance moyenne des femmes compte tenu des effets de la mortalité.

2 Il sera présenté dans le chapitre 2.

### 3. L'examen des facteurs de la dénatalité

**Le taux de nuptialité** reste, presque partout en Europe, stable dans la longue durée. À l'ouest, la baisse peu prononcée de ces taux après 1870 est due au vieillissement des populations. Les variations conjoncturelles persistent, moins nombreuses, et changent de nature. Les effets des crises de type ancien sur les mariages s'estompent jusqu'à disparaître ; la surmortalité provoquée par les guerres (1866 en Allemagne, 1870-1871 en France) influe sur les courbes ; l'exode rural peut momentanément faire baisser la nuptialité dans les campagnes et la faire progresser dans les villes, par exemple dans les villes de la Ruhr entre 1890 et 1900 ; l'influence des fluctuations économiques est perceptible – on a observé en Angleterre un net rapport entre le niveau des salaires et la nuptialité entre 1850 et 1914. Il n'en reste pas moins que la nuptialité et son envers, le célibat, relativement élevé parfois en quelques régions et quelques périodes, ne jouent qu'indirectement et faiblement sur la natalité.

**L'âge au mariage** peut être aussi un facteur de la fertilité des couples. Tardif dans les siècles passés, il limitait la période de fécondité féminine légitime. Or au XIX<sup>e</sup> siècle l'abaissement est général, plus rapide dans les pays industrialisés. Couplé à l'allongement de la durée du mariage, il pourrait favoriser un plus grand nombre de naissances. Il n'en est rien. L'âge au mariage n'est plus un facteur déterminant de la natalité.

**La limitation volontaire** des naissances apparaît comme un comportement lié au développement des sociétés industrielles. Elle est la cause essentielle de la diminution de la fécondité des familles. La connaissance des moyens utilisés, pas toujours efficaces, parmi lesquels le *coïtus interruptus* (retrait) et l'avortement sont les plus fréquents, importe moins que la recherche de l'explication de ce changement radical de mentalité et d'attitude face au problème de la transmission de la vie. Le relâchement des liens familiaux traditionnels qui accompagne les migrations de population a ouvert des ménages à de nouvelles façons de vivre plus individuelles. La déchristianisation, alors que l'Église catholique est au XIX<sup>e</sup> siècle fermement populationniste, condamne les pratiques anticonceptionnelles et les rapports sexuels qui n'ont pas pour but la procréation, favorise le choix de limiter les naissances. *A contrario* il est vrai que des pasteurs des églises non conformistes britanniques et du clergé suédois ont œuvré en faveur la propagation des pratiques anticonceptionnelles. La pression des facteurs socio-économiques a pesé plus directement et plus lourdement sur les motivations malthusiennes. En effet, si dans les régions d'agriculture intensive ou dans celles où se maintiennent longtemps les systèmes de production proto-industrielle les besoins de main-d'œuvre sont une incitation nataliste, plus généralement, dans les nouvelles sociétés industrielles, surtout dans les villes, les familles se mettent à calculer le coût de la procréation : dépenses liées à la santé, encore plus à l'instruction, en particulier lorsqu'elle devient obligatoire, souci communément partagé d'assurer à l'enfant une formation solide susceptible de lui ouvrir la porte de la promotion sociale. Cette volonté d'ascension sociale anime particulièrement les membres des classes aisées de l'Europe occidentale et également les classes moyennes, elle est loin d'être absente dans les populations rurales. Il est plus difficile d'apprécier l'impact social de la propagande malthusienne. Elle court tout au long du siècle, portée par les penseurs libéraux comme J.-B. Say, Ricardo ou Stuart Mill, attachés à défendre les nouvelles aspirations individualistes. Le mouvement néo-malthusien anglo-saxon a été particulièrement actif. Ses idées, lancées tôt en Angleterre (Francis Place, 1822), sont plus largement diffusées à partir du milieu du siècle grâce à l'appui de la London Secular Society et à l'action d'une ligue malthusienne et de son journal, *The Malthusian*. À la promotion de la liberté et des droits de l'individu il ajoute, par la voix d'Annie Besant, la lutte pour l'émancipation féminine.

En derrière analyse, il ne semble pas que ce choix de limitation des naissances puisse être interprété en termes de classes sociales. Il ne procède pas d'un comportement homogène de classe, il est l'addition, à tous les niveaux de la société, de comportements individuels libérés confrontés à des situations et à des possibilités diverses, comportements qui sont la marque d'un nouveau régime démographique.

---

## **B. Le recul de la mortalité est un facteur décisif des progrès de la population**

---

En dépit de ses lenteurs et de ses inégalités géographiques et sociales, le recul de la mortalité est un facteur décisif des progrès de la population au XIX<sup>e</sup> siècle.

### **1. La mort inégalitaire**

Le recul global de la mort ne peut être apprécié en utilisant les taux de mortalité, trompeurs car trop dépendants de la structure par âge des populations du globe. Autre remarque préalable : le manque de statistiques précises et fiables nous interdit d'évaluer le phénomène dans une partie de la planète, peuplée des populations non touchées par la révolution démographique.

D'autre part la population du monde évolué est, comme par le passé, sous la menace de grandes pandémies capables de faire des coupes sombres dans ses rangs. La peste, bien présente dans le reste du monde et sévissant dans l'Empire turc de 1810 à 1832 épargne désormais l'Europe : peut-être doit-elle ce privilège à la destruction du rat noir par le rat brun sur son territoire au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les guerres, napoléoniennes et postérieures, entretiennent les méfaits du typhus, en Allemagne à la fin de l'Empire, en Belgique lors de la crise de 1846-1847, dans le corps expéditionnaire de la guerre de Crimée (1853-1856). Comme la tuberculose il est entretenu, outre la guerre, par le taudis, l'hygiène déficiente, la sous-alimentation. Les épidémies de choléra, nouveauté du XIX<sup>e</sup> siècle en Europe, sont les plus meurtrières. Sa première apparition se situe à la suite des campagnes russes en Arménie et en Iran ; il se propage à l'Est en 1831 lors de la lutte entre Russes et Polonais et en 1833 il apparaît au Portugal, transporté par des navires. À partir de 1830 il s'étend à l'Europe entière pendant sept ans, puis sévit à nouveau en 1847 (crise alimentaire), en 1851, en 1855... Ensuite la défense l'emporte, sans l'éradiquer totalement du continent européen.

S'agissant du monde évolué, Europe et ses prolongements anglo-saxons extra-européens et Japon, deux faits sont à mettre en évidence. Le premier est résumé par un chiffre : 30 %, recul de la mortalité de 1840 à 1914, soit un gain net annuel de 6 millions d'individus, ce qui est considérable. Le deuxième corrige et précise le précédent. Jusqu'en 1890 ce recul est lent, peu sensible parfois. Ensuite, en 20 ans, le recul est général et éclatant : 15 % en France, 20 % en Russie, 30 % en Grande-Bretagne, 35 % en Allemagne. La victoire de la vie sur la mort est tardive, mais éclatante, inégale surtout.

En effet :

- **La mortalité infantile et juvénile**, encore au niveau de l'ancien régime démographique en 1840, ne diminue qu'à la fin du siècle et demeure forte : aux deux extrêmes le taux de mortalité infantile est inférieur à 100 ‰ seulement en Suède et Norvège et de 175 ‰ en Allemagne. Dans les grandes villes européennes, jusqu'en 1890, la mortalité des jeunes enfants est importante : en 1870, 4 citadins sur 5 meurent avant 5 ans ;

- **La mortalité différentielle**, décelable dans tous les groupes d'âge, a fortement et durablement frappé les esprits des contemporains, par exemple le docteur Villermé en France dans les années 1830 ou Marx et Engels dans le *Manifeste du parti communiste* (1848). L'inégalité sociale devant la mort oppose dans tous les pays villes et campagnes (dans les campagnes elle est plus basse, en particulier pour les femmes), les quartiers des villes, les groupes socioprofessionnels. Quelques exemples : à York en 1848 la mortalité infantile est de 247 ‰ dans les familles pauvres et de 94 ‰ dans les familles aisées ; l'espérance de vie est de 24 ans et 2 mois à Manchester et de 51 ans dans le Surrey au milieu du siècle ; en 1885 à Berlin la mortalité infantile est deux fois plus élevée dans les faubourgs ouvriers que dans les beaux quartiers et la moitié des décès intervient dans 6 % de la population en 1885.

## 2. L'examen des facteurs du recul de la mortalité

L'action conjuguée et cumulative de trois facteurs a permis cette victoire sur la mort.

**L'hygiénisme** est une préoccupation tôt exprimée au niveau mondial. Une première conférence réunie à Paris en 1851 échoue à établir une réglementation uniforme et ce n'est qu'en 1907 que l'Office International d'Hygiène public est installé à Paris. En dépit des efforts des médecins hygiénistes et des pouvoirs publics l'hygiène individuelle progresse peu, contrariée par l'insalubrité fréquente de l'habitat, aussi bien rural qu'urbain, l'insuffisance de la distribution d'eau potable et les difficultés de nettoyage des rues. Les relais auprès des populations sont peu efficaces, souvent faute de moyens. Le quadrillage médical est le plus souvent trop lâche et le médecin est peu consulté jusqu'à la fin du siècle. L'école, investie de la mission d'éclairer les enfants sur les pratiques hygiéniques élémentaires a peu de moyens. Le service militaire ne pallie pas cette insuffisance.

**La recherche et la pratique médicale** ont fait des progrès notables, illustrés par l'œuvre scientifique et théorique de Claude Bernard (*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, 1865) et par la révolution microbienne impulsée par les travaux de Pasteur et de l'école allemande de biologie (Koch). La vaccination joue un rôle de premier plan dans le recul de la mortalité à la fin du siècle. L'équipement hospitalier est modernisé et la chirurgie utilise l'anesthésie (1846) et l'antisepsie (1867). Le développement de la chimie biologique lui apporte des substances nouvelles comme la morphine, l'éther et le chloroforme dès avant 1850. Mais les médecins, plus nombreux et mieux formés par des études plus longues et plus complètes n'encadrent qu'une partie des populations.

Les progrès de la **consommation alimentaire** sont notables, mais on ne saurait affirmer qu'ils sont la cause immédiate de la croissance démographique ; dans les campagnes de polyculture traditionnelle de l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, l'intensification des systèmes culturaux est en effet liée à une pression démographique plus forte. Ils sont toutefois absents dans la majorité des mondes extra-européens et la sous-alimentation est encore visible dans les régions pauvres et les quartiers populaires des villes européennes. Sauf en Russie, famines et disettes ont disparu après 1860 grâce aux progrès de la production agricole, plus massivement et plus rapidement distribuée par les nouveaux moyens de transport comme le chemin de fer et la navigation à vapeur. La culture de la pomme de terre progresse dans l'est de l'Europe, en Allemagne et Russie, partout l'adoption d'assolements intensifs qui remplacent la jachère par la culture du trèfle et des racines fourragères accroît la productivité agricole de même que l'élevage est amélioré par la sélection des races et le progrès vétérinaire. En conséquence la ration alimentaire est améliorée, en quantité et en qualité.

En France, d'après les travaux de J.-C. Toutain, le seuil des 2 000 calories par individu et par jour est dépassé vers 1830-1840 pour se hausser au niveau de 3 000 calories vers 1880, niveau ensuite stable jusqu'en 1938. Ces moyennes ne doivent cependant pas masquer les inégalités sociales de la consommation alimentaire.

---

## II. LA FORTE CROISSANCE DU PEUPEMENT DE LA PLANÈTE EST IMPULSÉE PAR LES EUROPÉENS

---

### A. Vers un monde plein

---

Progression commencée tôt – la population mondiale double entre 1650 et 1800 –, le nombre des habitants de la planète est à nouveau presque multiplié par deux au XIX<sup>e</sup> siècle. À l'issue de cette évolution séculaire, le poids démographique de l'Europe dans le monde a encore grandi.

#### 1. Le poids accru de la population européenne dans le monde

(millions d'habitants)	1800	1850	1900	1914
Europe	180	274	423	460
Asie	576	658	866	922
Amérique Nord	6	19	81	100
Amérique Sud	17	40	63	75
Océanie	2	2	6	-
Afrique	95	100	120	125
Total	987	1 093	1 559	1 682

Bien que provenant, hors d'Europe, d'estimations faute de recensements, ces chiffres sont parlants. Le continent eurasiatique concentre une très grande part de la population mondiale. Dans le palmarès de la croissance démographique l'Europe et l'Amérique du Nord (États-Unis et Canada) arrivent au premier rang : plus 156 %. La progression de la population européenne est de plus en plus rapide (+ 52 % en 1800-1850, + 68 % en 1850-1914) et cette population croît aussi en valeur relative : 20 % de la population mondiale en 1800, 27,5 % en 1900 et 27,3 % en 1914. Ajoutés aux Européens, les habitants d'origine européenne du continent nord-américain, l'Europe regroupe le tiers du total mondial.

## 2. Les rythmes nationaux de la croissance sont inégaux

Taux d'accroissement	1750-1800	1800-1850	1850-1900
Europe	34 %	52,4 %	90,9 %
Asie	28,5 %	14,1 %	31,6 %
Afrique	-	26,3 %	20 %
Amérique du Nord	145 %	216,6 %	326,3 %
Amérique du sud	51 %	135,3 %	57,5 %

Ce tableau montre que l'évolution des populations africaines et asiatiques subit des conditions économiques, sociales, sanitaires et mentales autres que dans le reste du monde. Elles ne connaissent pas encore le nouveau régime démographique.

Par contre l'accroissement des populations des autres continents est bien dû à cette révolution démographique. Si l'on groupe d'une part les pays industrialisés (Europe, Amérique du Nord et Japon) et d'autre part les autres continents, la croissance annuelle moyenne est de 1,2 % dans le premier groupe et de 0,6 % dans le deuxième. Plus précisément c'est la vitalité des populations européennes qui alimente et soutient ce dynamisme démographique. Ce sont des Européens qui débarquent massivement dans les autres continents, créant des points de colonisation au nord et au sud de l'Afrique et dans l'Asie des moussons, peuplant les vastes étendues américaines et sibériennes.

Il est possible de distinguer trois types d'évolution. Dans un premier groupe, assez disparate, des pays européens (Russie, Allemagne, Grande-Bretagne et Irlande) dont la croissance est régulière et soutenue, malgré un léger fléchissement de la courbe après 1900 chez les deux derniers. Le profil de la courbe de l'Italie, témoin du dynamisme du nord de la péninsule, la range dans cette catégorie. L'évolution de la population de ces pays, dans laquelle on reconnaît les caractéristiques de la révolution démographique est d'autant plus remarquable que l'émigration y est importante. L'accentuation des progrès en Russie, après 1850, est à corréliser avec des modifications profondes du pays (abolition du servage en 1861, vague d'industrialisation après 1880).

Le deuxième groupe est composé des États-Unis, du Brésil, du Canada et du Japon. Ce sont des pays neufs, qui soit reçoivent de l'Europe la modernité et de nombreux immigrants, plus tardivement au Brésil et plus modestement au Canada, soit, s'ouvrent à cette modernité : c'est le Japon de l'ère Meiji.

Enfin l'exception française, caractérisée par une croissance démographique très lente, qui devient une quasi-stagnation en bout de course ; elle sera étudiée dans un autre chapitre<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Chapitre 2 : en France, un malthusianisme démographique précoce.